

Gilles FREISSINIER, *La chute du Mur de Berlin à la télévision française. De l'événement à l'histoire, 1961-2002*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, 2005, 273 p.

Gérald Arboit



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2532>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2532](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2532)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 404-406

ISBN : 978-2-86480-849-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gérald Arboit, « Gilles FREISSINIER, *La chute du Mur de Berlin à la télévision française. De l'événement à l'histoire, 1961-2002* », *Questions de communication* [En ligne], 12 | 2007, mis en ligne le 12 avril 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2532>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Gilles FREISSINIER, *La chute du Mur de Berlin à la télévision française. De l'événement à l'histoire, 1961-2002*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, 2005, 273 p.

Gérald Arboit

RÉFÉRENCE

Gilles FREISSINIER, *La chute du Mur de Berlin à la télévision française. De l'événement à l'histoire, 1961-2002*. Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, 2005, 273 p.

- ¹ Cet ouvrage est une version abrégée d'un mémoire de maîtrise en Histoire (co-tutelle des universités de Provence et Tübingen), soutenu en juin 2004 et remanié lors de l'année de DESS Droit et administration de l'audiovisuel (Paris I-Panthéon Sorbonne) suivi par l'auteur. Il est nanti d'une préface élogieuse de la directrice de mémoire qui explique que « ce travail d'historien peut être considéré comme un modèle d'initiation à la recherche en matière d'analyse des médias » (p. 10), mais qui place « la chute du mur de Berlin en décembre 1989 » (sic) (p. 9 et 10). En bonne étude universitaire, il se décompose en trois parties plutôt équilibrées, présentant tour à tour une « approche quantitative », « le traitement de l'événement à la télévision » et « les formes de l'histoire » qu'a pu prendre le mur de Berlin d'août 1961 à décembre 2002. Le regard de l'historien donnant à la documentation sa valeur de source, Gilles Freissinier explique comment il a élaboré son corpus à partir des outils de l'Inathèque. Il dresse ensuite une typologie entre « les émissions en direct les émissions traitant du Mur comme événement et les reportages à caractère historique » (p. 32). Il en déduit une nature polysémique, entre « lieu de mémoire » et objet médiatique (p. 28), et une « histoire du mur de Berlin [...] nécessairement fragmentaire » (p. 33). Puis il démontre, avec force graphiques, le retournement de visibilité du Mur au soir du 9 novembre 1989, qu'il met

judicieusement en relation avec l'évolution historique de la télévision française, faisant de la chaîne culturelle franco-allemande ARTE, inaugurée en septembre 1992, la championne du traitement médiatique de l'événement. Il s'essaie ensuite à temporaliser la période d'analyse en trois temps : 1961-1989, 1989-1990 et depuis 1992. Avant la chute du symbole de la division de l'Europe en deux blocs antagonistes, l'auteur n'y voit que « rareté télévisuelle et symbolique forte » (p. 54). Puis il constate « une "course" au faisceau satellite entre les différentes chaînes » (p. 56). Pour finir, il fait entrer l'objet dans « l'ère de la commémoration », notant que « près de 300 sujets, reportages et émissions sont alors consacrés au Mur dans les années 1990, alors que moins d'une centaine l'ont évoqué durant toute son existence, c'est-à-dire pendant presque 30 ans » (p. 57). Et de « se demander si ce Mur visible a réellement été vu » (p. 61). Pour répondre à cette question, Gilles Freissinier développe une analyse temporelle. Jusqu'en 1989, il note que « ce lieu a connu une médiatisation télévisée très inégale, traduisant la faible présence des thèmes étrangers » (p. 77) à l'antenne. Ensuite, il estime qu'« avec la chute du Mur, voir c'est comprendre » (p. 109). Il note également l'ambivalence du discours de la télévision française face à l'accélération de l'actualité allemande et la volonté de scénariser l'événement pour la postérité : « La chute du mur de Berlin a offert au petit écran l'un de ses instants de gloire » (p. 159). Pour finir, il consacre la troisième partie au traitement documentaire du mur de Berlin après 1989 à la recherche d'un travail d'historien. Et de conclure que, « si la chute du Mur semble parfois avoir été traitée comme un divertissement, son histoire peut apparaître comme un grand spectacle, un thriller dont on connaît certes la fin, mais qui est sans cesse agrémenté de séquences inédites, inouïes, exceptionnelles » (p. 180).

- 2 Cette obsession de voir le média audiovisuel se substituera l'historien marque l'ensemble de l'ouvrage. L'étude scientifique en est rigoureuse, sans que pour autant l'auteur parvienne à distinguer histoire et actualité (p. 63) ; plus, il affirme que « l'histoire du mur de Berlin est apparue comme un thème mineur durant l'existence du Mur » (p. 163). Il fait la même confusion entre reportage d'actualité et film documentaire, ce qui explique le changement d'orientation de la troisième partie. L'« absence de mise en perspective des faits » (p. 39) qu'il reproche à la télévision française manque aussi à sa démarche. Une mise en contexte du mur de Berlin dans l'évolution des rapports entre l'Est et l'Ouest, plus explicite que la simple chronologie 1944-1990 présentée (pp. 239-243), aurait été nécessaire. Elle aurait permis à l'auteur de comprendre pourquoi le mur ne faisait pas les « Unes » des médias avant l'automne 1989. En outre, on aurait pu attendre une clarification sur les notions de « fait » et d'« événement », tant médiatique qu'historique, et un développement sur la manière dont s'opère le passage « de l'événement à l'histoire », comme le sous-entend le sous-titre de l'ouvrage.
- 3 La thèse aurait été plus convaincante si l'auteur avait pu se détacher de son objet pour l'inscrire dans le contexte de l'évolution générale des médias. Il fait très bien apparaître les phénomènes de mise en scène, de dramatisation, de fait diversification, de nationalisation et de personnalisation qui émaillent le récit journalistique. Il présente bien l'importance que prennent, à compter de novembre 1989, les retransmissions en direct, non plus exclusivement en plateau mais immédiatement sur les lieux de l'actualité. Il montre aussi la mutation en cours dans l'audiovisuel à compter des années 80 où, l'évolution technologique aidant, le journaliste prétend devenir l'acteur de l'événement qu'il rapporte, l'intermédiation des témoins et des experts non-

journalistes se chargeant de l'expliquer, tout en rassurant, au téléspectateur. Il perçoit la différence de traitement entre presse écrite et presse audiovisuelle. Mais à aucun moment, il ne laisse réellement voir comment s'opère « la mise en image » événementielle (p. 128).

- 4 Gilles Freissinier pose de bonnes questions, comme celle de savoir si la télévision est « un vecteur mémoriel ou historique » (p. 163). De même, il oppose judicieusement le traitement de la presse écrite et audiovisuelle. Mais un manque de conceptualisation l'empêche de le faire à chaque fois véritablement. Ainsi sous-estime-t-il le poids des images (p. 83 ; p. 92 *et passim*) à la télévision... et en Histoire. Il semblerait qu'il ait abordé son objet avec quelques présupposés issus des lectures de Pierre Nora (*Les lieux de mémoires*, Paris, Gallimard-Quarto, 1997) et Paul Ricoeur (dont *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Éd. Le Seuil, 2000) qui ne le préparaient pas à un exercice d'histoire immédiate. Ce regret lancinant, présent en filigrane - les télévisions françaises n'ont fait « que rapporter l'événement, [quand] leurs homologues ouest-allemandes ont fait plus », assurant « comme un pont audiovisuel entre les deux populations séparées » (p. 97) -, apparaît ainsi plus compréhensible (p. 60). Cela aurait été un bon sujet à traiter. Mais c'est un autre sujet...
-

AUTEURS

GÉRALD ARBOIT

CÉRIME, université Strasbourg 3

gerald.arboit@tiscali.fr